

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

L'Etatisme, une arithmétique qui supprime toutes les unités pour aligner de belles additions de zéros.
G. M. VALTOUR

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. »
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

Laïcisons !

Si nous ne jouissons pas de la liberté, ce n'est pas qu'il manque des gens empressés à nous l'offrir. La République nous la prodigue, à gogo, sous forme d'inscriptions murales ; et les pauvres diables qu'on embastille peuvent se consoler de n'avoir pas la chose, puisqu'ils ont lu le mot avant de franchir le seuil de leur prison. Accommode qui pourra, Dogme, Inquisition et Liberté : l'Eglise, qui s'y connaît en matière de Trinité, accepte celle-là sans sourciller ; et, d'une façon toute naturelle, la devise républicaine s'incruste, comme un verset d'évangile au fronton de ses temples.

Tirillés entre ces deux libertés rivales, poussés à hue par Combes qui veut bannir les moines, et menés à dia par la moineaille qui se cramponne à nous pour ne point s'en aller, nous ne savons vraiment à qui entendre et nous nous demandons avec inquiétude s'il est tout à fait nécessaire que nous aillions la liberté sous l'une ou l'autre de ces espèces.

Le froc et le béguin, voire même la simple soutane, déployés en pavillons qui s'agitent au cri de : « Vive la Liberté », cela, certes, ressemble à une mascarade lugubre et à une farce de très mauvais goût. S'il plait à des maniaques d'exhiber dans les rues, toute l'année, l'anachronisme de leurs travestis carnavalesques, je n'y vois nul inconvénient. Et cela ne me dérange aucunement qu'ils aient l'hilarante fantaisie de raser leur tête en cul de singe.

Leur prétention à l'ascétisme et à la virginité pourraient aussi, à la rigueur, m'amuser comme tel mystique record battu par un fakir s'enterrant tout vif pour ressusciter au bout de six mois.

S'ils essaient de me prouver que deux et un font un, et qu'après avoir accouché la mère du Christ était encore vierge, ils ne réussissent qu'à me procurer un instant de douce gaieté.

Si, pour me renfoncer dans la gorge mes persiflages, ils sortent leur excommunication ou leur enfer, à la vue de ces épouvantails démodés, mon rire va crescendo et devient inextinguible.

Oui, je ris, si je peux. Mais je ne peux pas toujours. Il y a des policiers qui veillent aux abords de leurs églises, pour m'empêcher, — à mes frais — de troubler leurs saintes bouffonneries. Et c'est moi aussi, pourtant qui paie le spectacle et les acteurs. Quelque-uns de ces derniers, évêques ou archevêques, sont même entretenus assez richement par vous et par moi.

Ce budget officiel, ils ont su le grossir d'alluvions considérables. L'obole du pauvre, ce sont nos femmes qui la leur apportent, gagnées par l'hypnose du confessionnal et séduites par l'habileté de la mise en scène liturgique. Les billets bleus du riche, — les nôtres pareillement, puisqu'il nous les a volés — prennent la même direction, par politique bien entendue : les hommes de Dieu, en échange, lui préparent à merveille le terrain d'où il extrait son or, notre résignation et notre bêtise.

Et cet argent semé aux quatre coins du monde, lève en ouvriers, en maisons hospitalières, qui happent au passage tous les faibles, tous les vaincus de la vie, toutes les victimes, les orphelins, les filles-mères, les vieillards, pour les accabler et les pressurer encore, sous prétexte de dévouement et de charité. Ce trésor inépuisable suscite une germination pullulante de collègues et d'écoles, où de bonne heure le déshérité apprend à aimer son indigence, où la graine de patron, de juge et d'officier est noblement instruite à diriger ses racines vers la terre et à laisser le ciel aux négligeables sans-le-sou.

Eh ! oui, le bûcher de l'Inquisition s'est éteint. Mais c'est pour se rallumer en une infinité de foyers, qui vous ont un air innocent, qui se fondent, amorphes, dans la masse ambiante. Le prêtre et le moine déléguent, par procuration, leur pouvoir aux disciples qu'ils forment, et qu'ils jettent tout équipés dans la vie, pour être leurs croisés et leur bras séculier. Et, comme ils ne désignent pas d'être les instructeurs du gros de l'armée, aussi bien que de l'état-major, rien n'y manque. Parmi les projectiles qui frappent les affamés, aux jours des grèves, ce n'est pas, à coup sûr, celui de l'élève des congréganistes qui manque au sanglant rendez-vous. Les leblés, très chrétiens, ouvrent la route aux missionnaires de l'Algérie, du Tonkin et de Madagascar. Et la sentence qui envoie le révolté au bagne ou à l'échafaud est sous la protection du Christ pacifique appendu aux murs de la salle.

Mais, réjouissons-nous, Combes, Pelletan

et André sont venus, qui vont mettre au pas toute cette horde noire.

Désormais tout sera laïque et républicain, l'enseignement, l'armée, la marine, et tout le reste, et, Dieu me pardonne, un peu l'Eglise elle-même.

Les évêques qui se permettront de rouspéter, on leur coupera les vivres et on les enverra comme d'abus devant le Conseil d'Etat : ils en riront, il est vrai ; mais qu'importe ? L'honneur sera sauve.

On expurgera notre flotte des jésuites galonnés voués trop ouvertement à saint Michel. Gare aux officiers qui refuseraient d'expulser manu militari nonnes et frocards ! Et qu'on ne voie plus d'uniforme s'aventurer dans les cercles catholiques ! Des Bon-Pasteur, des ouvriers de Bellevue, des asiles de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il n'en faut plus. L'Assistance doit être laïque, si elle n'est pas obligatoire.

Enlevons aux moines et aux béguines, ces suppôts du pape romain, l'éducation de la jeunesse. Et acheminons-nous doucement vers l'idéal rêvé, l'Etat monopolisant l'école, la charité, tout, dans sa main puissante.

Eh bien, moi, je me méfie de cette poigne qui veut passer pour bienfaisante. Lorsqu'une de ses mains barre aux soldats la porte des cercles catholiques, c'est pour leur interdire, de l'autre, l'entrée des Bourses du travail. Au geste qui leur ordonne de se ruer sur les religieux mutins, répond celui qui leur commande l'assaut contre les ouvriers en grève et qui, un de ces jours, peut-être, les lancera contre le populo japonais pour la plus grande gloire de l'autocrate russe.

L'Etat veut bien étrangler l'enseignement congréganiste, mais c'est dans l'espoir avoué de ne laisser subsister, sur les ruines de toutes les chaires, que sa propre orthodoxie.

L'Etat gendarme, bourreau et massacreur s'arrogeant, à lui seul, le droit de former les jeunes générations, qu'y gagnerons-nous ?

L'Assistance : n'en parlons pas ; laïque ou confessionnelle, ça ne vaut pas le diable. Que, pour commencer, l'Etat ne nous dépouille point afin d'entretenir des milliers de parasites, et qu'il ne mette point ses soldards et ses argousins au service de ceux qui nous dépouillent, et nous n'aurons nul besoin d'être assistés.

L'Etat, je le crains fort, malgré ses airs pourfendeurs, n'est qu'un prolongement plus ou moins soumis, plus ou moins schismatique, de l'Eglise. Que le drapeau sous lequel nous devons nous faire tuer soit bûché par le prêtre, avant la bataille, ou que, dressé sur l'autel comme un Dieu, il soit lui-même, à côté du Veau d'or, l'objet d'une sorte de culte civique ; c'est toujours une religion qui en remplace une autre et elles sont toutes les deux également sanglantes.

SILVE.

LA CENSURE ET LA VIERGE

La Censure, la Vierge, le Père Eternel, tous ces vieux débris sont fort bien ensemble, et très empressés à se soutenir entre eux.

Malato vient de l'éprouver à ses dépens. Il avait fait accepter aux Bouffes-du-Nord, une opérette intitulée : Fin de Ciel. Le Saint-Esprit y figurait en pigeon mécanique. Le portier du Paradis, Saint-Pierre, grisé par Noël, faisait la bêtise d'ouvrir la porte à un confrencier imbu d'idées irreligieuses. Grâce à cet intrus, le bonhomme de Père Eternel finissait par être coulé et par être obligé d'abdiquer en faveur de Tolstoï, le dernier croyant, déjà pas mal subversif.

Le Lépine des milices célestes, c'était Saint-Michel. Et la Vierge, peu édifante, chantait, sur l'air de « Viens poupoule », d'ardentes déclarations à Saint Louis-de-Gonzague.

Tant d'irrespect à l'égard de la religion établie qui broute au râtelier de l'Etat, ne pouvait être toléré par les archaïques fonctionnaires de la Censure. Ces châtreaux prébendés ont eu, cette fois, dans leur sainte indignation, le coup de ciseaux un peu lourd. Ils ont tout coupé. Cette succursale laïque de la Congrégation de l'Index a radicalement déclaré la pièce injouable.

Quand est-ce qu'on relèguera au musée des horreurs, à côté des tortionnaires cruels de l'Inquisition, ces tortionnaires grotesques de la pensée ? Je ne crois pas que ce soit sous le gouvernement de Combes et d'un autre ministre quelconque. A donnant, donnant : l'Eglise dit : « Rendez à César ce qui est à César » : il faut bien que, par contre, le César en place rende à Dieu ce qui est à Dieu.

Ivan.

VIVE L'ANARCHIE !

Nos camarades (1) Crétin, contrôleur général, directeur du contentieux au ministère de la guerre ; André, ministre de la guerre ; Vallé, garde des sceaux, ministre de la justice ; Boyer, conseiller à la Cour de cassation et Baudouin, procureur général à la même Cour, nous signalent, à propos de l'affaire Dreyfus, d'intéressantes et inédites violations de la loi, à savoir :

— Grattage et altération d'un document ;
— Inscription d'une fausse date ;
— Fabrication d'une fausse comptabilité grâce à la complicité d'un camarade lieutenant-colonel, aujourd'hui décédé, d'un camarade archiviste et d'un camarade général, sous-chef d'état-major. Cette fausse comptabilité était destinée à dissimuler des paiements de fonds secrets faits à certains camarades plus ou moins policiers.

Voici comment s'exprime à ce sujet notre camarade Crétin :

« ... Donc aucun des éléments du crime ne fait défaut... Ces faits sembleraient tomber sous le coup de l'article 247 du Code de justice militaire et de l'article 145 et suivants du Code pénal, mais la loi du 25 décembre 1900 sur l'amnistie fait obstacle à ce que des poursuites puissent être exercées. L'infraction dont il s'agit ne rentre pas parmi celles qui peuvent être poursuivies... »

Nous pourrions appeler l'attention de nos camarades de la Cour de cassation sur d'autres tripotages tout aussi importants qui paraissent leur échapper. Il y en a de remarquables jusque sur le bordereau original.

On peut les signaler sans arrière-pensée, en restant adversaire du droit de punir, puisque les camarades faussaires, parjures, fabricants de collusion, de chantage et de suicides, manipulateurs de fonds secrets, de barbes postiches et de lunettes bleues, sont, en l'espèce, sûrs de l'impunité.

**

Dans les « Temps nouveaux », n° du 10 août 1900, nous faisons remarquer que la Société, ne respectant pas les lois qu'elle impose, donne un merveilleux argument à ceux qui trouvent toutes les lois mauvaises et refusent de les reconnaître.

Nous disions en substance :

« Nous ne croyons pas aux lois. Mais vous, qui y croyez, vous refusez d'appliquer à certains privilégiés des articles classés, catalogués, numérotés de votre code. A qui oseriez-vous les appliquer dorénavant ? »

« Quelle raison donnerez-vous pour maintenir dans les prisons et dans les bagnes tous les malheureux « passibles de... », ou condamnés en vertu de ces articles ou d'articles portant d'autres numéros ?
« Votre « justice » étant, pour vous, suspendue, logiquement vous devriez fermer vos codes et vider vos geôles. »

Le 29 janvier 1901 (2), après la promulgation de la loi d'amnistie, nous écrivions au camarade Monis, conservateur des lois et, pour être bien compris de lui, nous lui parlions son langage. Nous ferons de même aujourd'hui à l'égard de son successeur.

LETTRE AU GARDE DES Sceaux
Ministre de la Justice

Paris, 6 mars 1904.

Mon cher camarade,

Je soussigné,

Considérant que :

1° Je ne puis reconnaître des lois faites sans moi, contre moi, que je n'ai jamais eu les moyens d'utiliser en ma faveur et dont on charge des gens déraisonnables ;

2° Que ces lois sont, non pas scientifiques, mais arbitraires, qu'elles ne supportent pas le libre examen et qu'elles feront la risée de générations moins sauvages que les nôtres ;

3° Que, d'ailleurs, ces lois, appliquées impitoyablement aux faibles, sont constamment violées suivant les besoins des puissants ;

4° Qu'en particulier la loi dite « d'amnistie » équivaut au refus d'appliquer certaines lois à certaines personnes ;

5° Qu'en présence de ce refus, on n'est pas justifié à appliquer d'autres lois à d'autres personnes.

(1) Il ne me semble pas plus ridicule de dire « nos camarades ministres, nos camarades généraux, nos camarades calotins, nos camarades réactionnaires » que de dire « nos camarades libertaires chrétiens. »

(2) Voir le journal La France du 30 janvier 1901.

CONCLUSION

JE SOUSSIGNE, NE A PARIS DE PARENTS FRANÇAIS, DECLARE NE PLUS POUVOIR RECONNAITRE LES LOIS FRANÇAISES, QUI DOIVENT ETRE CONSIDEREES PAR LES GENS LOGIQUES ET SENSES COMME INEXISTANTES.

Paraf-Javal.

Nous recevons de bonnes nouvelles de nos amis Louise Michel et Girault.

La tournée de conférences, après avoir subi un temps d'arrêt par suite d'une sérieuse indisposition de Louise, s'annonce comme devant être un succès fécond en résultats en faveur des idées d'émancipation intégrale. L'énergie déployée si simplement par Louise, console de la reulerie de certains, et des semeurs de haine et de découragements. Le salut des êtres est dans la volonté et l'amour.

FAMILLE

Le procès du roi des Belges nous montre les beautés de la famille : qu'elle soit royale, aristocratique, bourgeoise, ouvrière, c'est toujours la même association dissonante d'intérêts et de haines.

Léopold, le grigou, s'est débarrassé d'une de ses filles, la princesse Louise, en la faisant interner. Une autre, la comtesse Lonyal, ayant fait un mariage qui choquait son autorité paternelle, il la traîne en justice pour la déshériter. Et il subtilise pour échapper à la nécessité d'apaiser la meute des créanciers aux troussees de la princesse éplorée : le contrat de mariage du roi est politique, les tribunaux n'ont rien à y voir et, s'il lui plaît à lui de grossir avec ses nombreux millions volés à ses sujets du Congo et d'ailleurs, le Trésor inaliénable de la couronne :

Cela vous a un faux air de générosité qui séduit : c'est un cadeau qu'il semble faire à la nation. Mais tout de même il continue à en jouir avec les Cléo dévorantes qui sont à sa convenance. Le seul point essentiel, pour lui, est d'en frustrer ses filles qu'il abhorre. Décidément la propriété, le pouvoir et la famille sont de belles choses.

A une sphère plus humble appartient Double qui est accusé d'avoir assassiné sa mère à Belley, pour lui voler 30.000 francs de titres. Et cet apprenti cordonnier de quatorze ans Edouard D... qui s'est suicidé à Bruxelles, pour ne pas suivre son père, lequel voulait le reprendre d'autorité, après l'avoir abandonné, il y a quelque dix ans, lui et sa mère.

ICI L'ON DANSE

La bande organisée de voleurs que constitue l'Etat, diffère du commun des escarpes par une plus forte dose de cynisme et d'impudence. Elle suppute publiquement nos dépouilles. Elle ne se cache point dans les sous-sols et dans les cavernes, pour souper les sacs d'écus qu'elle a extraits de nos poches ; elle les fait tinter au grand jour avec une satisfaction bruyante.

Elle nous crie à pleine voix : « Mes amis, mes moutons, ah ! la bonne récolte de laine que j'ai faite sur votre dos ! 198.015.500 fr., rien que pour les impôts indirects, et rien que pour le mois de février. Ça va bien ! C'est 3.463.800 francs de plus que l'an dernier à pareille date. Mon commerce prospère, mais moi, contrairement aux autres commerçants, je ne me retire jamais. Mangez, buvez, amusez-vous, travaillez, dormez. Chacun de vos actes, chacune de vos fonctions fait tomber de l'or dans mon escarcelle. Au nom de la morale, j'anathémise les paris sur les courses, aussi bien que les divers jeux de hasard, la débauche et l'alcoolisme ; mais, au nom de mes intérêts, je taxe toutes ces formes de vice : il le faut bien, pour payer le prêtre qui, du haut de sa chaire, les flagelle, et le juge, qui, du haut de son tribunal, les condamne ! »

Il le faut bien, afin que son inutilité, Loubet I^{er}, notre phonographe et notre porte-plume national, puisse, après avoir digéré son dernier banquet, signer l'arrêt de mort ou la feuille de route pour la Guyane des pauvres diables et des révoltés.

Et comment voudriez-vous, si l'on ne détroussait un peu les contribuables, qu'il donnât ses grands bals à l'Elysée, tout étincelants d'épaulettes et agrémentés de fins soupers ? La toilette blanche de Mme Loubet, en tulle d'Alençon, incrustée de guipure d'Irlande, combien représentait-elle de jours sans pain et sans feu, de nuits passées à un travail harassant ou dans l'horreur du stupre subi ?

Ah ! la destinée fut infiniment plus maladroite pour Clémentine Lefant, une jeune fille de Gentilly, qui, avec son ami, Alfred Vallet, peinait durement dans une verrerie. Ils ne s'enrichirent certes pas à cette besogne, mais, ayant perdu leur emploi, ils eurent à supporter encore plus de misère. Elle se fit trieuse dans une usine de chiffons, et, à trier, pendant de longues heures ces malpropres détritus, elle gagnait tout juste de quoi se loger dans une cabane en planches ouverte à tous les vents, pour cinq francs par mois : c'était assez loin de l'Élysée ! Quant à Vallet, il devenait budgétivore, oh ! un tout petit budgétivore : il touchait, comme infirmier à l'hospice départementale de Kremlin-Bicêtre, un salaire mensuel de 33 francs : le traitement du président de notre République est un peu plus de 1.515 fois supérieur, une vétillerie !

Vallet vint un jour voir Clémentine. De mauvais plaisants, assez lâches, croyant qu'elle était seule, s'amusaient à lapider les planches disjointes de la baraque, qu'ils achevaient de démolir.

Il vit rouge, et, pour défendre sa compagne, il tira sur le groupe des assaillants ; l'un d'eux tomba mort.

Le sang de ce cadavre élabousse le grand-cordon de Loubet, la robe blanche de la présidente, leur cour chamarrée de fonctionnaires, d'officiers et de belles dames. C'est pour gaver tout ce monde-là, c'est pour lui faire une vie de luxe et de plaisir, que les joies du foyer ont été refusées à ce couple, et que, de cet horrible dénuement, a jailli, comme un flot pourpre, la tragédie finale.

Et dans les plantes vertes, les tentures françaises, les sorbets vanillés, les londres blonds de l'Élyséenne soignée, a perlé aussi un peu du sang de ce contrebandier, Jules Richard, tué à Belfort par un dogue féroce du fisc, le douanier Gachon.

Jean Foré.

PATRIE

Le Journal nous cite un certain nombre de canons japonais qui reviennent à 1.200.000 francs la pièce. Quand un de ces monstres d'airain se met à cracher la mort, il en coûte 8.400 francs : c'est pour rien. Et notez qu'à ce jeu-là, ces ouïs moutriers s'usent très vite : ils ne peuvent pas aller au-delà de cent coups.

N'empêche qu'en Roumanie l'édition russe des Évangiles de Tolstoï ait été saisie par la police comme subversive, parce qu'elle condamne la guerre, ce sport barbare et dispendieux.

Et nos socialistes du gouvernement, ceux de France et ceux d'Outre-Rhin, trouvent que la patrie a du bon, cette excellente patrie qui alloue, en guise de retraite, aux gros bonnets du parti, de grosses sinécures, et au besoin un poste de directeur de prison. « Comme les socialistes allemands, les socialistes français sont attachés à leur patrie », écrit Gérauld Richard dans la Petite République.

Contre la Neutralité de l'Enseignement

La nature est le grand modèle. Considérer et suivre son exemple, c'est agir sagement, dans le sens de la vérité. Elle nous apprend que la neutralité n'existe pas, que tous les éléments se combattent entre eux, et motivent ainsi le perfectionnement de l'ensemble. Neutralité = inaction, atrophie, Mort.

Ce qui est vrai pour le tout, est vrai pour la partie. L'activité déployée par le brillant conférencier, le logicien quasi-impeccable qu'est Faure, à prêcher la neutralité de l'Enseignement, est la négation de celle-ci. Ailleurs ou dans l'Enseignement, il est impossible de rester neutre. Avisés de ce principe, nous devons être les sectaires éclairés de la combativité, nous sommes ou devons être pleins de partialité en faveur de ce que nous croyons juste.

Dans la lutte incessante du Bien contre le Mal, ce premier pourra subir des défaites, il triomphera fatalement. Rangeons-nous de son côté ; nous serons, il se peut, les vaincus du moment, nos continuateurs vaincront. Le Bien qui comporte le Beau, se distinguera, se reconnaîtra, universellement.

Supposons un instant que l'inconcevable soit : des professeurs enseignant avec une neutralité stricte, — cette absence de commentaires n'amoindrirait pas précisément l'aridité qu'on reproche aux études, — qu'arrivera-t-il ? Croit-on que l'enseignement en général réside simplement dans l'éducation scolastique donnée au premier âge ? Les journaux, les brochures, les livres, les conférences, qui se répandent et se multiplient chaque jour davantage au grand profit de tous, tous les actes de la vie, seront-ils outils négligeables, incapables d'achever l'œuvre commencée, ne constitueront-ils pas un enseignement constant, d'une influence considérable ?

Une neutralité absolue, observée en pédagogie, aboutirait à ceci : laisser se déformer l'intelligence, le jugement, qu'il est nécessaire de conduire, de cultiver, ou retarder ce jugement, cette appréciation, qui plus tard se feront jour ; ou ce qui ne serait pas le moins regrettable, pénétrer l'élève d'une coupable indifférence sur toutes choses. Il faut satisfaire à cette soif, ardente chez tout être sain et normal, de s'instruire, et de prendre parti. Autant que possible, nous voulons pour nos enfants un enseignement libéral, parce que nous pensons qu'il est le seul, à l'heure actuelle, qui réponde à nos aspirations. Tous nos efforts tendront à le généraliser.

Nous avons des idées que nous croyons bonnes, nous voulons les inculquer. Ça, c'est la vie. Et nous la voulons vivre intégralement. En nous, débordent le désir instinctif d'extérioriser notre pensée, de communiquer à autrui la chaleur bienfaisante de notre philosophie rénovatrice, et ce ne sont pas nos éthers les plus chers qui en seront privés. Nos enfants seront-ils prolongement amélioré de nous-mêmes. Les jeunes comme nous-mêmes issus de bien-pensants viendront à l'Anarchie. Il manque à leurs pères cette force de persuasion, apauvrissement de ceux qui soutiennent une bonne cause.

Etienne Labour.

LA RÉACTION FÉMINISTE

Mon excellent ami Godet, dont le temps est si précieux, veut bien le perdre à nous distraire. Deux passe-temps qu'il serait cruel d'interrompre, d'autant plus que la discussion ne porte pas sur lui ni sur moi, mais sur le féminisme et ses moyens. Je me laisserai donc écraser sous le poids énorme de son esprit, sans redouter pour ses menées les fâcheuses conséquences de ce violent exercice. Le féminisme le satisfait à tel point, qu'il néglige d'examiner les arguments que lui passe Mme Nelly-Roussel. Il triomphe facilement avec le cas des institutrices, qui sont sur le point d'obtenir le même salaire que leurs collègues masculins, sans se rendre compte que c'est là un cas particulier sans rapport aucun avec le féminisme. La femme admise dans l'enseignement n'est pas une de ses conquêtes et l'augmentation de salaire de l'institutrice n'est pas un exemple à citer lorsque l'on discute du travail des femmes et de ses conséquences. Ce que l'Etat peut faire pour avoir des serviteurs zélés, dévoués à la morale officielle et prêchant le respect des institutions établies, l'industrial et le commerçant ne le feront pas pour leurs ouvrières. J'ai beau regarder autour de moi, les institutrices ne sont, au point de vue de la masse populaire, qu'une minorité favorisée à tous les points de vue.

Le problème se pose d'une façon plus générale, avec des éléments et des données que les féministes ignorent, parce qu'elles s'agitent dans un milieu moyen que ne pénètre pas la grande rumeur des foules. Ce n'est pas dans les parloirs de La Fronde, ni dans les salons de Mme Marguerite Durand que se manifestent les résultats des antagonismes sociaux. Denors, sous le vent et la pluie, la prostitution promène ses victimes affolées, à peine échappées du salariat. Tandis que les féministes se prodigent enbrés elles les flatteries et les louanges, tandis qu'elles triomphent de la question sociale dans la salle des fêtes des mairies, la femme du peuple, séparée toute la journée de ses enfants fait à l'homme une concurrence douloureuse et dégradante. Voilà où les salaires baissent dans des proportions inconnues au sculpteur Godet et à Mme Nelly-Roussel. Mais pourquoi discuter l'évidence. Au surplus, si les féministes ne sont pas convaincues, elles n'ont qu'à aller voir, cela leur procurera une fameuse occasion de faire connaissance avec le travail.

Mais je suis bien tranquille. Ont-elles besoin de savoir quelque chose ? Sorties du monde bourgeois avec l'éducation superficielle des pensionnaires où l'on apprend dans les romans à connaître la vie, elles ont trouvé, dans le féminisme, la faculté de se placer en vedettes sans danger sérieux. Elles abordent toutes les questions par le côté sentimental, sans se donner la peine de les résoudre ni même de les approfondir. Et cette ignorance dédaigneuse des faits suffit à leur ambition. Elles ne tiennent qu'à devenir les mauvais bergers du troupeau féminin. Elles ne veulent qu'exploiter l'espoir des malheureuses qui se laisseront prendre au clinquant de leur réclame. Mais le spectacle sera édifiant à l'heure de la curée, lorsque le féminisme obtiendra enfin le droit de suffrage et que les candidates s'entre-déchireront avec la même ardeur qu'elles mettaient aujourd'hui à s'enlever l'encens.

La fange électorale, qui répugne aux natures délicates, ne les arrêtera pas. Nous les verrons poignarder dans les « manœuvres de la dernière heure » avec l'entrain que nous leur connaissons et sans même retoucher leurs jupes. Aux urnes, citoyennes ! Pas d'abstentions. Cette froide abstention à vouloir goûter au gâteau de la politique, vous révèle l'âme féministe dans sa laideur et dans sa suffisance. On pourrait au besoin lui pardonner son ignorance flagrante et passer avec tolérance sur son romantisme brouillon. Le but avoué de ses efforts lui attirerait tout de même quelques sympathies désintéressées. Mais son amour immodéré du bulletin de vote nous en dit long sur son but véritable, sans compter que le féminisme emprunte déjà au monde politique ses moyens de propagande et de discussion.

Il parle bien parfois de grève et même de révolte, mais il ne fait pas s'y fier. Les féministes savent faire les distinctions subtiles, envers aux politiciens et aux jésuites. La révolte, certes, mais pas la révolte aveugle, spontanée, fille de la misère et créatrice de volontés fortes. Le féminisme n'admet que la révolte paisible, pondérée, bien sage, qui délègue ses pouvoirs et attend patiemment les résultats de sa bonne conduite. Aussi bien, nous pourrions attendre longtemps une tendance féministe vraiment révolutionnaire. « Nous voulons apporter notre concours à l'organisation sociale quelle qu'elle soit », fait dire la Fronde à Mme Nelly-Roussel. Remarquez bien que je n'ai jamais dit autre chose. Le féminisme n'est pas proportionné à la cause féminine. Il se contente de réformes apparentes et consilienterait s'il pouvait avoir le moindre succès — le danger le plus grand pour l'émancipation de la femme.

Je crains d'abuser et d'entretenir trop longtemps nos camarades sur une question résolue dès les premiers jours ; cependant qu'on me permette une citation découpée dans le dernier numéro de la Fronde. Elle est accompagnée des louanges coutumières et est attribuée à Mlle Gondou, du Réveil du Dauphiné, dont les féministes font grand cas. Ce passage expliquera mieux que je ne le saurais faire, combien le féminisme est conservateur, c'est-à-dire réactionnaire.

« D'ailleurs, le féminisme — nous l'avons dit déjà — n'est point une doctrine révolutionnaire ; le féminisme est simplement l'union de toutes les femmes qui, pour employer un terme populaire, expressif et juste, « ont du cœur à l'ouvrage » ; de celles qui sont capables d'avoir et de garder une conviction profonde et inébranlable et se sentent le courage de lutter et même de souffrir pour aider au triomphe final d'une idée supérieure ; de toutes celles enfin qui ont conscience de leur valeur propre et de leur dignité.

« Voilà le féminisme ; chacun peut se convaincre qu'il est inoffensif. »

Est-il nécessaire d'ajouter quelque chose à cet édifiant exposé ?

Henri Duchmann

P. S. — Dans le dernier Libéraire, à propos de la rétribution du travail maternel, c'est bien Mme Edwards-Pilliet que j'ai voulu dire.

UN EXEMPLE

Un garde-chiourme vient d'apprendre à ses dépens qu'il ne fait pas bon se jouer toujours de la naïveté ouvrière.

C'est celui d'un bague industriel de Billancourt, de la « Minerve », fabrique d'automobiles. Les ouvriers de cette boîte étaient en conflit avec leur patron sur une question de salaires. Un contremaître, jaloux de lecher encore mieux les bottes patronales, n'imaginait rien de mieux que de faire mille et une mesquineries aux rouspéteurs. Il entreprit de prouver que la plupart d'entre eux étaient des bons à rien et en mit en huitaine un bon nombre. Ça n'était pas pour calmer les travailleurs, à juste titre mécontents. Ils protestèrent. Le contremaître, affectant de se poser en victime, braqua sur les récalcitrants un revolver.

Bon Dieu ! Ça ne fit qu'un pli. Le chien de garde du capital fut empoigné, désarmé, jeté à la rue, comme une immondice.

À la bonne heure. Si, parloir, les travailleurs prenaient conscience de leur dignité et se comportaient tels les ouvriers de la « Minerve », patrons et sous-patrons y regarderaient à deux fois avant de commettre leurs canailleries.

Pour les valets du patronat, la peur des coups a toujours été le commencement de la sagesse.

Noël Paria.

RECTIFICATION

Dans notre dernier numéro, l'article intitulé : Réponse à Duchmann, a été dénaturé en partie par le fait d'une coquille de l'espèce la plus dangereuse : le camarade Bpo. faisait dire en effet à l'écrivain en parlant de la Révolution sociale : « et c'est sans votre propre cerveau qu'elle se fait à votre insu, l'en vois la preuve... etc. »

Il faut lire : « et c'est dans votre propre cerveau... etc. », autrement la phrase suivante n'a plus aucun sens. Nos lecteurs auront d'ailleurs fait d'eux-mêmes cette rectification.

Causerie ouvrière

Impressions de théâtre

Dans l'ancienne capitale de la Normandie, à Rouen, j'ai eu l'avantage d'assister à une de ces comédies judiciaires que je voudrais narrer, aussi bien qu'elle le mérite, aux amis lecteurs du Libéraire.

La représentation qui commençait à onze heures du matin, ce jour-là, se termina à cinq heures du soir.

Elle eut lieu dans un des magnifiques monuments, souvenir artistique et historique, des temps déjà lointains.

Le titre de cette comédie pouvait être : L'Antimilitarisme devant la Justice républicaine.

L'impresario fut M. le Ministre Républicain de la Guerre, le général positiviste, d'après les uns, le stupide galeonné poivrot d'après les autres ; le général André, quoi.

Pour la mise en scène, elle fut irréprochable ; aussi digne qu'elle put l'être de la pièce et du cadre où elle se jouait.

Pour en donner l'idée, qu'il nous suffise de dire que l'appareil pompeux d'une cour d'assises fut mise en branle.

Une compagnie complète avec son fringant lieutenant à monocle. Tout le gros-que de l'appareil de justice bourgeoise avait été mis en service. Rien ne manquait à cette fausse solennité, à cet appareil carnavalesque.

J'eus envie de rire lorsque commença la séance, mais je gardai mon sérieux, non pas par crainte ou intimidation, mais en songeant que dans une telle mise en scène des drames épouvantables se donnaient libre cours tous les jours sous le prétexte d'application de justes châtimens aux méchants et aux criminels. Des hommes n'ayant aucun besoin, jouissant de la vie par le travail des autres, possesseurs d'une mentalité impéccable ou cruelle, se permettaient de juger d'autres hommes et de les punir.

Trois bonshommes à l'air dur et maussade, coiffés d'une toque noire à gros galons d'or, ensoulés de rouge à bordures en poil de lapin blanc prirent place au comptoir du milieu. Au-dessus et derrière eux, un Christ gigantesque, superbement sculpté et coloré, ayant à ses pieds les saintes femmes éplorées, semblait être une victime récente de cette Justice, exposée en exemple aux assistants.

À la droite de ces trois guignols rouges, dans un box isolé, comme pour un animal féroce ou dangereux, s'installa avec importance le défenseur de la Société menacée, de l'Armée outragée.

Au box à plusieurs places de gauche, un à un, les douze propriétaires et rentiers prirent place et, assis les mains croisées sur leurs ventres de repus digèrent longuement leur dernier repas, semblant attendre qu'on leur serve encore un plat... le meilleur, une victime assise en face qu'on appelle l'accusé. Derrière celui-ci, son défenseur, et au-dessus, quatre faces de pandores en grande tenue qui semblent étonnés qu'on n'ait pas mis au milieu d'eux le condamné futur.

Au centre, face aux juges, la table des greffiers et celle des journalistes, puis, sur une plate-forme peu élevée, un large et antique fauteuil de cuir, où vinrent successivement s'asseoir tous les témoins. Ce fauteuil avait un air mystérieusement cruel d'appareil de torture. Je me demandais si les fesses de la Pucelle ne lui avaient pas fait l'honneur de se poser dessus pour subir aussi l'interrogatoire du Cauchon de son époque.

Enfin les bancs de l'enceinte réservée aux témoins et aux favorisés. Puis, derrière, au fond, le public.

Et la comédie commença :

Le comique serment des jurés ; le monotone interrogatoire de l'accusé. Celui-ci, contrairement à ce que sont les autres accusés, paraissait peu contrit, et n'avait pas du tout l'air de se croire sur le banc d'infamie, mais sur celui de l'honneur. Il profita de l'interrogatoire pour faire une petite conférence publique, à laquelle, différemment, le public, les soldats, les policiers, les jurés, les avocats et les juges, parurent sérieusement s'intéresser. Plutôt que d'atténuer les accusations portées contre lui, il les précisa, revendiquant hautement son droit de critiquer toutes les institutions d'une organisation sociale qu'il trouvait mauvaise.

Ensuite ce fut le défilé des témoins. Le premier, un médiocre mouchard, récita sa leçon, comme autrefois sa théorie. Le second témoin, acolyte du premier, est un vieux garde-champêtre qui dut laisser dans son dernier verre sa langue comme il dut y laisser depuis longtemps son intelligence... s'il en eut jamais. C'est un beau spécimen de l'être vieilli sous l'uniforme : Abruti et chien de garde, jusqu'à la mort !

Après ces deux phénomènes... fleurs fanées écloses sur le fumier militarisme, vinrent sur le fameux fauteuil la demi-douzaine de camarades qui étaient à déchargé. Chacun d'eux déclare très bien la conférence qu'ils entendirent. L'un d'eux,

même, la répète à peu près. Mais un des témoins devenu soldat déclare ne se souvenir de rien, parce que la vie de caserne lui a complètement fait perdre la mémoire. Après l'interrogatoire des témoins, la joute commence.

L'animal dangereux du box isolé se lève, fait l'apologie, sans s'en douter, de celui dont il veut la condamnation. Avec véhémence et grands gestes il convainc les douze gars normands, cossus et avares, qu'ils doivent frapper impitoyablement le criminel qui ne veut pas convenir que l'armée est l'école de l'honneur et de toutes les vertus, et qui, au moment où, là-bas, le canon gronde, a osé dire du mal de notre chère armée. Il a d'ailleurs, cet avocat vengeur de la Société et de l'Armée, la binette d'un sous-off rengagé. Pour gagner sa cause, ou du moins pour faire semblant de la gagner, cet employé de la Justice en mal d'avancement refait tous les procès déjà jugés et semble dire aux jurés : Ne soyez pas si... bons que vos papiers des départements de l'Yonne, de la Seine, de l'Aube. Condamnez ce coupable qui ne veut pas atténuer son forfait, mais au contraire à l'arrogance d'affirmer ses convictions et de proclamer utile et bonne sa criminelle propagande.

Ce pourvoyeur de prisons et d'échafauds est compris des jurés qui ont l'esprit aussi étroit qu'est grande la haine de ce qui met en danger leur quiétude bourgeoise, leur jouissance de brutes satisfaites. Aussi l'accusateur, grassement salarié pour cette besogne, n'insiste plus : il voit, il sent qu'il a gagné sa cause.

Cependant, la parole est au contradicteur, au défenseur. Celui-ci, pendant deux bonnes heures, fait la conférence antimilitariste. Avec chaleur, avec des arguments solides et irréfutables, il dit combien est nécessaire la propagande antimilitariste, combien sont justes et vraies les accusations portées par l'inculpé contre cette institution abrutissante et barbare qu'on appelle la caserne. Avec des citations, il dit ce qu'ont écrit sur cette institution et sur ses effets les écrivains les plus remarquables et de toutes les opinions.

Mais tout cela ne peut émouvoir ces pans normands. Leur caboch ne peut concevoir que d'autres ne soient plus abrutis comme ils l'ont été ; que d'autres ne défendent plus leurs biens contre ceux qui n'ont rien ; que d'autres enfin se moquent de la Patrie comme de la Religion.

Où, où dirent-ils par leur vrdict, il faut toujours une école du crime et une école du vice. Oui, il faut abrutir et maintenir dans la crainte et dans l'ignorance les producteurs, afin que les parasites puissent jouir en paix. C'est pour cela qu'est criminel celui qui touche à l'Armée, à la Propriété, à la Religion.

Mais, heureusement, tous les soldats présents — et ils étaient nombreux — auraient bien applaudi aux paroles de vérité contre la caserne.

Le lendemain, tous les copains encasernés qui n'eurent pas la chance d'assister à la comédie ont pu être instruits de ce qui s'y passa par ceux qui y furent.

Cela console et vaut des remerciements au général André, organisateur du spectacle.

La condamnation prononcée contre le coupable, ne convertira pas celui-ci et n'empêchera pas d'être de grossières brutes plusieurs officiers et sous-officiers.

L'Antimilitarisme aura fait un pas de plus et voilà tout.

G. Yvetot.

Le Théâtre

THEATRE ANTOINE. — Oiseaux de passage de Maurice Donnay et Lucien Descaves

Véra Liévanoff, créature de foi ardente a dû épouser, en un mariage purement fictif, le prince nihiliste Bablowski à qui elle apportait en dot une certaine somme, devant servir à délivrer des bagnes sibériens, l'amarchiste Grégoriew.

L'évasion réussit, mais Bablowski fut pris à son tour laissant ainsi Véra seule avec l'Antonia et Grégoriew.

Aux hasards d'une vie errante les deux femmes sont venues se fixer en une modeste pension de Suisse. Sous le même toit habite une famille bourgeoise de mœurs et d'esprit très pacifiques. Les fils de la famille, Julien jeune étudiant ne tarde pas à s'empêcher de Véra, il admire cette superbe créature et s'emballe un peu inconséquentement sur l'idéal nihiliste. Il convainc Véra de la nécessité d'une union légitime d'autant que celle-ci croit le prince mort, sur la foi d'un certain Zackarine, l'Antonia, toujours en révolte n'admet pas ces projets de mariage et c'est en termes véhéments que, dans une scène qu'aucune jamais ne dépassa au théâtre, elle lui rappelle les misères des campagnes de là-bas, l'esprit d'abnégation qui leur fait domner la vie afin de délivrer ceux qui souffrent.

Voyant que rien ne peut détourner Véra de son amour pour Julien elle part, laissant ses amis désolés et vaguement inquiets sur le but de sa fuite.

Au dernier acte, les préliminaires du mariage sont achevés ; Véra épousera Julien dans quelques jours, lorsque l'Antonia réapparaît, apportant la nouvelle que le prince est vivant et que Zackarine, le soi-disant compagnon, à qui elle a d'ailleurs supprimé l'existence n'était qu'un individu à la solde de la police internationale et du père de Véra, homme en situation, désireux de ne pas voir sa fille revenir en Russie.

Cette nouvelle anéantit d'un seul coup tous les espoirs. Véra reconquise à la Cause se sépare de Julien et s'en va, là-bas, vers les devoirs, vers le sacrifice.

À côté des personnages d'action se détache en lumière la noble figure de Grégoriew.

Homme de principes, dominant tout pour son idée, il va à travers le monde, expulsé de partout, portant en apôtre la bonne parole dans les milieux les plus divers, sachant se faire entendre par la seule puissance de vérité qui émane de lui.

Rien ne l'abat, tout l'élève, le grandit.

Doit-on lui reprocher cette constante jovialité, ce côté rondouillard et bon enfant — ô l'acteur qui remplissait ce rôle à peu près du rôle de l'exagéré — qui lui permet de sortir des mauvais moments, le sourire sur les lèvres ?

Ce tempérament est à vrai dire exception et bien peu l'ont, ce sourire, au souvenir des mille tyrannies policières auxquelles sont sujets les hommes d'avant-garde.

Il n'en est pas de même pour l'Antonia. La révolte monte en elle comme le chardon

dans les terrains pierreux ; elle ne rit jamais car rire c'est désarmer et la constance de ses rancœurs ramène Grégoriew et Véra dans la vraie voie.

Quelle belle âme nous ont montré là les auteurs et quels enseignements pour l'idée émanant de cette créature de volonté.

Je ne veux pas non plus laisser passer sans la décrire cette admirable scène du III^e acte où Grégoriew unit librement Julien à Véra. C'est par une belle journée, dans l'étroite mansarde, le soleil est en pleine fête ; tout au dehors respire la joie de la vie, il leur dit combien il serait beau de se lier ainsi, librement, sans maître ni curé, et d'aller, avec pour guide la seule conscience, vers la noblesse du but à atteindre : élever les âmes.

Cette admirable pièce est jouée de façon remarquable. Madame Mellot qui remplit le rôle de Tiana est plus particulièrement saisissante ; il est impossible de mieux rendre ce personnage aux dents cassées, à la peau noire qui s'élève jusqu'à la splendeur par le ridicule conventionnel de l'accoutrement.

P. B.

CHEZ LES INDÉPENDANTS

Le Salon des Indépendants a été pour quelques expositants l'occasion belle de se rendre indépendants... de la peinture. Hélas, trois fois hélas ! si c'est ça être peintre, ne disais-je, moi aussi je suis peintre.

Le loufoquisme humain s'est donné rendez-vous là. Dès l'abord, un pré d'épinards au-dessus duquel se balance une lanterne japonaise qui ne tient à rien. C'est plus fort qu'au Nouveau-Cirque. Puis, un tigre en bois qui veut dévorer deux Arabes, semblant des poupées en toile gonflée de son. Alléluia, une gosse avec un chien. Cette gosse, je crois l'avoir vu déjà quelque part. Ah, oui ! Figurez-vous les têtes de carton chez les modistes. Kif kif ! Et des scènes militaires ; des dessins sans signification dont quelques-uns sont signés — c'est regrettable — Maurice Robin.

J'ai déniché dans un coin où il se cachait, comme honteux, un petit tableau représentant une émeute. Le comité a-t-il craint d'être considéré comme révolutionnaire qu'il a relégué cette œuvre, fort bien par ma foi, là où il faut de patientes recherches ou le hasard pour vous la faire trouver.

La Bretagne a été mise à contribution. Quelle barbe ! Pourquoi les Bretonnes de plusieurs peintres (!) ont-elles les traits de certaines gisquettes avantagusement connues sur la butte sacrée. Ça m'a rappelé ce peintre de marine qui n'avait jamais franchi les fortifications...

Des portraitistes ont fait aussi des choses. Pouah ! Il est vrai que c'est bien bon pour les bourgeois qui veulent avoir leurs gueules suspendues dans leur salle à manger.

En voulez-vous des « tranches » de prophètes. J'ai compté trois de ces imbéciles : Tolstoï, Jésus et M. Jaurès.

Il y a aussi des paysages et des intérieurs plus beaux que nature. Et j'ai découvert, au moins quatre entrecroix parmi les natures mortes.

Tout n'est pas à dédaigner pourtant. Voici les paysages de Cross, de Sienne, un portrait de femme par Luce, des toiles de Lebasque, des dessins de Hénault. Mais ceux-là sont des nôtres et en dire tout le bien que j'en pense, pourrait être taxé de parti pris.

Notre camarade Francis Jourdain doit ne travailler que le soir, car je n'ai jamais vu de lui que des nocturnes. Là encore, il en a qui valent d'être regardés. Ils indiquent une tendance.

Combien j'aime les Espagnoles de Torent, et son *Adoration du Christ* voisinant avec un bien bon portrait de Laurent Tailhade, cet antichrist. Et la *Femme aux chrysanthèmes*, *Vue de Bagnot* de Léon Dussouchet. Il y a là quelque chose qui montre le souci d'art qu'a cet artiste.

Je m'arrête, ne voulant point abuser du lecteur ni paraître, après l'avoir « béché », chanter les gloires de ce salon où il fait un froid, mais un froid ; car il est logé bien minablement. Ça a l'air d'une installation-foraine de romanichels dans la pureté.

Louis Grandidier.

Par suite de l'abondance de copie, nous remettons au prochain numéro, la fin de l'Essai sur l'Individualisme.

LIVRES A LIRE

PSYCHOLOGIE CELLULAIRE

Immenses comme les étoiles du ciel sont les myriades et les myriades de cellules qui composent le corps gigantesque d'une baleine ou d'un éléphant, d'un chène ou d'un palmier. Et, cependant, le corps monstrueux de ces géants n'est, au début de son existence, comme le corps infime des plus petits organismes, qu'une seule cellule minuscule, invisible à l'œil nu, la cellule ovulaire.

Mais, lorsque cette cellule commence à se développer, il naît bientôt d'elle, par division répétée, une masse considérable de cellules semblables. Ces cellules se disposent en couches ou feuillettes ; ce sont les feuillettes germinatives. Toutes les cellules sont d'abord homogènes, très simples de forme et de composition : une sphère molle de substance albuminoïde, un grumeau de protoplasma, renfermant un noyau plus ferme. Bientôt apparaissent des différenciations ; la division du travail de la vie a commencé pour les cellules ; elles prennent des formes et des propriétés différentes.

Les cellules de l'estomac se chargent de la digestion, les cellules du sang des échanges matériels, les cellules des poumons de la respiration, les cellules du foie de la formation de la bile. Les cellules musculaires, de leur côté, s'emploient exclusivement à mouvement, les cellules des sens à diverses sensations ; les cellules cutanées du tact apprennent à connaître les variations de pression et de température ; les cellules de l'ouïe à distinguer les ondes sonores, et les cellules de la vue celles de la lumière. Mais la plus difficile et la plus brillante carrière s'ouvre devant les cellules nerveuses. Parmi elles, ce sont les cellules intellectuelles du cerveau qui, dans cette course hardie, remportent le prix le plus glorieux. Comme cellules de l'âme, elles s'élèvent bien au-dessus de toutes les autres espèces de cellules.

Cette importante division du travail entre les cellules, ou, comme s'exprime l'anatomiste, la formation des tissus, s'accomplit sous nos yeux en quelques jours dans le développement individuel de tout animal et de tout végétal. Elle commence déjà, au cours de l'évolution qui fait sortir l'animal de l'œuf, à ce moment où la postérité de

la cellule ovulaire, les « cellules de sillonnement », se disposent en couches ou feuillettes germinatives. Le germe animal prend à cette époque la forme d'une coupe à double paroi, et les deux parois de cette cavité ou de la gastrula sont les deux « feuillettes germinatives primaires ».

Du feuillet germinatif interne ou feuillet intestinal (entoderme), se développent les organes de la nutrition et des échanges matériels, les appareils des fonctions « végétatives » de la vie. Du feuillet germinatif externe, du feuillet cutané ou des sens (exoderme), naissent les appareils des fonctions « animales », les muscles et les nerfs, la peau et les organes des sens, en un mot, les organes de l'âme. C'est là un fait, insistons-y, de la plus haute importance, que chez tous les animaux polycellulaires, des polypes hydriques à l'homme, la division du travail des cellules commence de cette manière, par la différenciation des deux feuillettes germinatives primaires, et que, partout et toujours, l'appareil psychique provient des cellules du feuillet germinatif externe. Chez les animaux de toutes les classes, les nerfs, les organes des sens et les muscles naissent du feuillet cutané de la gastrula.

La formation des tissus, que nous voyons s'accomplir sous le microscope avec une rapidité étonnante, n'est qu'une brève répétition, déterminée par l'hérédité, d'un long et lent processus historique, qui a duré des millions d'années, et au cours duquel la division du travail entre les cellules apparaît peu à peu dans la lutte pour l'existence, grâce à l'adaptation des cellules aux différentes fonctions de la vie.

Ernest Haeckel.

Extrait de *Essais de Psychologie cellulaire* par Ernest Haeckel, traduction Jules Soury, Germer Baillière et Cie, éditeurs.

VAGABONDAGE SPÉCIAL

Très souvent, au faubourg, l'aventure commence ainsi : Tous les soirs, on passe sur un boulevard presque désert et qui ramène chez soi, dans un chez soi morne, sans amour, où l'on rentre le plus tard possible. Sur le trottoir, au coin de certaines rues, il y a des filles, de belles filles en cheveux lissés avec soin, et qui répandent autour d'elles comme une troublante atmosphère de désir.

D'un mouvement de tête, elles vous racontent, ou bien de l'énoncé brutal des voluptés qu'elles savent donner ; c'est parfois une phrase polie, où l'on sent poindre une tristesse, ou bien un regard hardi, planté droit en vos prunelles, et qui suscite d'étranges appétits de luxure.

On passe ! On passe chaque soir, chaque nuit, sans s'arrêter. On est pauvre, la paye est maigre, ou encore la famille attend, et puis l'on songe qu'il est mal d'acheter la joie d'aimer, et que les femmes qui vendent du plaisir réservent au client la désillusion de leur indifférence.

Pourtant, de vue, on finit par se connaître ; quand on rentre au logis, instinctivement, on lance un coup d'œil dans la rue noire si la fille n'est pas à son coin. Et, si on ne l'a point aperçue, il semble qu'il manque à la meilleure journée quelque chose, on ne sait quoi de vague et d'habituel.

Il est, hélas ! plus d'un rapport entre son existence et la nôtre, et l'on se prend à l'aimer un peu, de loin, comme une petite sœur de misère vouée à d'identiques marchandages sociaux.

Pourtant, une nuit, rêvant aux étoiles, on a entendu derrière soi le claquement précipité de talons sur le bitume et, timidement, une femme a passé son bras sous le vôtre...

M'sieur, accompagnez-moi un bout de chemin... C'est les flics !

On a bon cœur et l'on accepte, content, en outre, de sentir se serrer peureusement contre soi une poitrine aux jeunes seins, toute essoufflée encore de la course.

C'est la fille du coin, du coin de la rue et du boulevard presque désert et, tandis qu'avec un reste de terreur, elle examine les environs, il vous est loisible de la détailler de plus près.

Elle est jolie, décidément. Le casque de ses cheveux bien étagés sied mieux à son type de faubourienne qu'un chapeau de dix louis sur une face banale de parvenue. Son visage est pâle, un rien fatigué par le turbin, mais ses yeux, très grands, ont encore d'enfantesques candeurs et ses bonnes lèvres sensuelles, avivées de fard, ont à peine, aux commissures, le pli amer que crée le dégoût d'exister.

La glace est rompue. Dorénavant vous êtes classé : vous êtes le type qui ne marche pas, mais qui est bon fieu et rend service à l'occasion. Quand vous passez, la fille ne vous racroche plus, mais elle a pour vous un hochement de tête et un sourire d'entente. Puis, elle est heureuse de créer une diversion à l'ennui de son quart en faisant un brin de causette :

« Ah ! ça ne va pas les affaires. Tout le monde est fauché ».

Ou bien :

« La semaine dernière, j'ai été faite après minuit... J'avais ma semaine de chambre à payer... J'ai encore fait quatre jours. Vrai ! Je ne sors plus du ballon... On a beau être en règle et dans l'heure, les flics vous emballent tout de même. A quoi qu'elle nous sert notre carte ? »

Ou bien encore :

« Tu vois ? Un de mes clients m'a donné une paire de créoles pour ma fête. Maintenant, je voudrais faire cent sous. Il me manque cent sous. Ma chambre payée, je pourrais m'acheter une chemisette rouge. »

Il vous arrive de la voir passer dans le groupe de celles qu'on arrête, suivie de deux moeurs à gueules de chaouches. Ah ! vous vous souviendrez de leurs têtes ! Vous éprouverez le besoin de forcer ces hommes qui, chaque jour, arrêtent illégalement des femmes et les font coucher au Dépôt, à respecter un peu les règlements.

On vous les a désignés : Celui-là, c'est « le Poitrinaire », qui est l'amant d'une pa-

tronne d'hôtel et qui ne s'abstient d'emballer que les locataires de sa maîtresse. Celui-là, c'est le « Grand Blond » qui lance sa canne à crochet dans les jambes des femmes pour les faire tomber quand elles s'enfuient.

Quand vous les apercevez, vous hâlez le pas pour prévenir les femmes de leur venue.

Et il arrive qu'un soir, la fille — histoire d'être ensemble un instant — vous propose d'aller au bar le plus proche, comme vous avez accoutumé de le faire avec elle de temps à autre, et, comme vous confesiez votre accidentel dénuement, elle a dit avec un bon sourire :

« Viens tout de même, va ! C'est moi qui régale !... »

On a hésité une seconde. Mais pourquoi refuserait-on ? Pourquoi lui ferait-on cette insulte de refuser ce que l'on accepterait d'un camarade, voire même du patron que l'on n'aime point ?

Pour marquer son amitié ou sa reconnaissance, la fille offre ce qu'elle peut donner : des verres et la gratuité de ses charmes. L'amitié comporte qu'on ne dédaigne point son offrande.

Entre pauvres diables, c'est bien le moins que l'on s'aime un peu, que l'on se donne sans marchandage du plaisir, et que ce soit le plus fortuné, celui qui gagne le plus aisément son argent qui fasse les frais du festin.

La fille vend son sourire comme toi, compagnon, tu vends tes mains pour fabriquer indistinctement des charrues et des engins de mort.

Elle vend sa peau comme moi j'ai vendu de mauvaises lignes et le plus laid trafic, bon prolétaire, était encore le nôtre.

Sur un zinc poisseux, on a donc avalé le demi-setier de vin violâtre, ou l'exécration café que l'on dénomme « fin moka » tandis que, d'un beau geste, la fille mettait la main dans son bas et allongeait ses sous. La boisson mauvaise a paru délicieuse parce que, de bon cœur, une femme riait en vous regardant, et que vous avez deviné à ce regard que son jeune corps s'offrirait à vous pour le plaisir.

Ah ! comme il y a loin de cela à l'acte ignoble qui consiste à s'imposer brutalement à des malheureuses, à évaluer leur beauté selon ce qu'elle rapportera chaque soir en pièces de cinq francs ! Combien le butor qui exploite des ouvrières tuées par l'anémie, ne vous semble-t-il pas le seul homme comparable par le caractère odieux de ses œuvres à celui qui se livre à la traite des blanches ! Et comme vous vous sentez loin de ces gens !

Pourtant la loi est formelle et ne badine point. L'exploiteur de femmes qui tient magasin rue de la Paix, le rastaquouère, qui gîte l'été dans les confortables hôtels des villes d'eaux et dont les maîtresses ne furent jamais en carte, ne subissent jamais l'infamante visite sanitaire, sont des personnages que l'on n'inquiète pas. Inquiéter des malfaiteurs ou des parasites lorsqu'ils offrent une telle envergure serait attaquer les bases mêmes de l'ordre social. Ils sont le gros poisson qui passe aisément à travers les filets de la justice, ces filets qui ne retiennent et ne font périr que le menu fretin. M. Goron l'a dit dans un de ses livres : Il est des proxénètes si haut placés et qui bénéficient de telles protections que la police est impuissante à les atteindre.

Vous seuls, qui êtes ouvriers ou travailleurs de hasard, serez poursuivis.

Il vous est interdit de partager le logement de la fille pauvre ; vous n'avez pas le droit d'accepter son hospitalité, fussiez-vous sans toit et surtout lorsque vous serez sans toit. Vous n'avez même pas le droit d'accepter le pain qu'elle vous offrira un jour de misère, ou le verre de vin qu'elle pourrait vous présenter par gratitude d'un don plus généreux.

Il est parmi les magistrats, il est parmi les gens honnêtes qui croient de bon ton de mépriser les filles, d'anciens étudiants malchanceux qui oublient trop facilement certains soirs de leur jeunesse, que continuent, sans trop les avouer, tous les bohèmes, tous les poètes en mansarde, certains soirs où ils n'auraient point soupé si, pour payer l'addition du restaurant à vingt-trois sous où se délectaient leurs estomacs faméliques, la petite amie, qui compromettait son linge parfumé dans leurs draps sales, ne leur eût, discrètement, passé son porte-monnaie sous la table.

Il est, parmi ces hommes, des maris heureux qui enfourment leur pain dans le lit conjugal et firent payer d'une solide dot le don de leurs charmes ratatinés par l'abus des bonnes choses. Il est, parmi eux, des époux sans amour qui établirent leur fortune sur un mariage d'argent et, tels certain marquis très authentique, donèrent à la chambre de leur femme la dénomination significative de « chapelle expiatoire ». Il est, dans le nombre des juges, un président célèbre qui fut le gendre de la tenancière du *Bal des Vaches* ; il est de bons chrétiens qui ne manquent pas une messe, mais qui, avant de condamner des prévenus, pour un bien illusoire délit de vagabondage spécial, jettent un coup d'œil vax vers le Christ en bois des cours d'assises ou des chambres correctionnelles, sans songer que le Fils de Dieu, dont l'image préside à ces jugements, serait, de nos jours, tombé sous le coup de leur juridiction pour n'avoir point repoussé l'offrande de Madeleine la Prostituée.

En acceptant des parfums, le Fils de Dieu se trouvait, pour ne citer qu'un exemple, exactement dans le cas du jeune Gohlett, condamné le 31 décembre 1903, par la dixième chambre correctionnelle, pour avoir accepté, d'une fille en carte, un verre de café et un sandwich.

Pour cela, et pour cela seulement, Gohlett comparait au sursis l'inculpation « d'avoir fait le métier de souteneur ». M. Séré de Rivière — le bon juge — était président. Au cours de l'interrogatoire, M. Séré de Rivière se tourna vers M. le substitut Mornet :

— Un scrupule me vient, fit-il. Prendre

un café et un sandwich avec une fille qui paie ces deux consommations, constitue-t-il un acte du métier de souteneur ? La loi pénale dit : « métier », ce qui indique une habitude...

— Si vous voulez bien, monsieur le président, répondit M. le substitut Mornet, regarder le texte de la loi qui définit le souteneur, vous verrez que le fait unique suffit et le parquet ne pouvait pas ne pas vous déférer l'individu, ici présent, qu'ont arrêté les agents.

Que voulez-vous ? répliqua M. Séré de Rivière. La loi sur les souteneurs ne comporte pas l'application de l'article 463 et la peine est draconienne. Il s'agit, en l'affaire, d'un jeune ouvrier, habitant chez ses parents. Il n'y a eu qu'un fait unique, et cependant il n'y a pas possibilité juridique d'appliquer les circonstances atténuantes. C'est, du reste, la même chose pour la loi draconienne sur les anarchistes, loi qui, elle, du moins, n'est presque jamais appliquée.

— Il est certain, fit observer M. le substitut Mornet, que le caractère draconien de cette loi apparaît dans des espèces minuscules comme celle qui vous est déférée ; mais c'est en appliquant à la lettre les lois rigoureuses que le tribunal signalera au législateur le danger de voter de pareilles lois si toutefois le législateur s'occupe de ce qui se passe à la dixième chambre !

Après ce curieux et très authentique entretien entre M. le président Séré de Rivière et M. le substitut Mornet, le tribunal se retira pour délibérer. Comme résultat, le « souteneur » fut condamné à six mois de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

En notre époque de mariages d'intérêts, absiens-toi, Madeleine, des gestes dictés par un peu d'amour sincère ; abstenez-vous, gentille Jeanne du Latin ou petite Jo de la rue Monsieur-le-Prince, de tirer, pour les pauvres, des sous de vos bas « afin de vous porter bonheur ». Ce serait vouer aux tribunaux les centaines de victimes expiatoires que réclame, pour qu'elle soit modifiée, l'hypocrisie d'une loi. Ce serait gâcher la vie de nombre d'innocents sans même l'espoir de combler, un jour, le ravin, car le législateur, hélas ! s'occupe plus de conquérir les deniers des riches épouses ou des minidettes que de ce qui se passe à la dixième chambre, et le Jésus de la dixième chambre est un Jésus qui ne se soucie plus des vagabonds ses frères.

La loi vous permet de rester commerçantes, elle vous interdit d'être bonnes... Si le cœur vous en dit, obéissez donc à la loi. Quelques futurs magistrats, quelques futures gloires bien françaises en mourront peut-être avant terme et ce sera votre revanche !

Jean Marestan.

P.-S. — Je remercie les camarades qui ont bien voulu m'adresser des numéros de *Cronaca Sovversiva*, *L'Insurgé*, *Tierra*, *La Protesta Umana*, *Natura*, *Il Pensiero*, *Journal de Noticias*, *L'Avenir*, *Le Libertaire*, contenant des articles en réponse à l'*Enquête sur les Tendances actuelles de l'Anarchisme*. La collection est cependant loin d'être complète et je prie les rédacteurs de ces journaux, ainsi que de tous ceux qui publieraient des articles en ce sens, de vouloir bien me les envoyer à l'adresse suivante : Jean Marestan, au « *Libéraire* », 15, rue d'Orsel, Paris (XVIII^e).

Dès que j'en aurai la traduction, je donnerai au « *Libéraire* » ces diverses réponses dont plusieurs sont fort intéressantes. J'attends encore, pour les publier, les réponses de quelques camarades ou écrivains dont les noms figurent au questionnaire et qui m'ont donné la promesse d'un envoi. Je les publierai si toutefois elles offrent, par leur originalité, un intérêt suffisant et ne se bornent pas, comme beaucoup, pour ou contre, à l'énoncé de lieux communs.

J'ai l'intention, si les circonstances me favorisent, de publier mes conclusions dans un volume intitulé : *Les Tendances Actuelles de l'Anarchisme*. L'émotion et les commentaires qui ont été soulevés par l'étude sur la *Décadence*, les mouvements de réaction qui se sont manifestés en divers endroits, suffisent à m'indiquer qu'elle venait à son heure et correspondait bien à une utilité...

Des lecteurs du *Libéraire* ont réclamé la suite des *Souvenirs Intimes* concernant Dubois-Desaulle. Etant donné le format restreint du journal et la place prise par l'enquête que je considérais comme urgente, j'ai été contraint de les négliger quelque peu. Mais ces anecdotes forment des récits détachés et, sans que le lecteur, je l'espère, se trouve exagérément incommode par cette longue absence, j'en reprendrai très prochainement la série.

J. M.

AGITATION

GRAND MEETING

Samedi 12 Mars

à 9 heures du soir

Salle des Fêtes

de la

BOURSE DU TRAVAIL

3, rue du Château-d'Eau, 3

Organisé par l'Union des Syndicats

POUR PROTESTER

contre

LES PERSECUTIONS ET LES TORTURES

dont sont victimes

Les Travailleurs Espagnols

De semblables meetings auront lieu, à pareilles dates, dans diverses villes de la France, ainsi qu'à Londres, Liège, Bruxelles, Berlin, Vienne, Genève, Milan, Rome, et Amsterdam.

On avait annoncé des réunions de ce genre à Madrid, Barcelone et Séville ; mais l'autorité espagnole, si nous en croyons les journaux locaux, les aurait interdites.

D'autre part, le journal « *Tierra y Libertad* » a ouvert une souscription en vue de créer à Paris une feuille intitulée : « *L'Inquisition espa-*

gnole », dont l'objet serait de protester vigoureusement contre la renaissance des pratiques inquisitoriales.

Des ouvriers de l'usine d'automobile Didont sont en grève pour protester contre une diminution de salaire. Le prétexte pris par le patron est qu'il lui faut lutter contre la concurrence étrangère. La vérité est que ce monsieur veut augmenter ses bénéfices.

Il est admirablement secondé par un de ses garde-chiourmes. Les ouvriers ne veulent pas se laisser faire.

Marsillatque. — Les grèves d'ouvriers agricoles sévissent dans la région. Les grévistes sont quelque peu bruyants, mais ne font pas de dégâts. Ils chantent et manifestent. Mais, ce n'est pas tout. Ils ont tout fait par des chansons. Les propriétaires terriens qui se refusent à accorder à leurs esclaves les quelques sous d'augmentation demandés pourraient s'en repentir.

En attendant, la grève continue dans les environs de Perpignan et d'ailleurs.

Nos camarades d'Espinal ont paru de temps en temps, quand ils le peuvent, une petite feuille imprimée par eux-mêmes qu'ils distribuent gratuitement. Voici la dernière parue :

LA GUERRE

Aux travailleurs ; camarades, Plus l'heure approche où il faudra que la bourgeoisie qui vous affame fasse la reddition du produit de ses vols, plus elle cherche un dérivatif à cette échéance, fatale, de par les lois du progrès. Ce dérivatif à vos, ô combien, justes revendications, c'est *La Guerre*. Les événements d'Extrême-Orient peuvent être le prétexte voulu, cherché, par ces bandits de l'agio qui se raisonnent ainsi : Si nous pouvions faire se ruier les uns contre les autres, ces masses ouvrières qui ont l'audace de prétendre avoir droit à la vie, nous reculons cette révolution sociale internationale qui nous mettrait au même niveau que ceux que nous avons coutume de commander, d'asservir à nos besoins luxueux. Pour cela, tout leur sera bon : fausses dépêches : En 1870, Chine 1900, fausses nouvelles, il y a quelques jours, traités passés entre eux, à votre insu à vous, les premiers intéressés puisque c'est vous qui donnez votre argent et votre peau.

Camarades,

Il ne faut pas que vous tombiez dans le piège qu'essayent de vous tendre vos ennemis naturels, les exploités : ce serait un désastre pour votre émancipation. Mais s'il est de votre intérêt, de celui de vos enfants, de vos femmes, et de vos vieux de ne pas marcher contre des êtres semblables à vous, écrasés comme vous, misérables comme vous, nés (est-ce leur faute ?) de l'autre côté d'une ligne tracée par les repus internationaux, et changeable à leur gré : est-ce à dire que vous devez vous croisez les bras ? Non évidemment, car, comme l'a dit Méline dans son discours de Soissons : « La sentimentalité devant des ennemis puissants est anémiant. » Et vous l'êtes, anémies, vous l'êtes par vos la-bours, vos privations, vos chômages, votre manque d'air pur, vos taudis insalubres. Il faut vous refaire du sang ! A cette fin, on vous incite à la guerre, vivifiante, régénératrice. — Faites-la !

Mais que ce soit la guerre juste, la guerre utile, celle de tous les damnés de l'enfer social, sans distinction de patrie, ni de religion, contre tous les vampires qui, en fait de Dieu et de patrie, ne connaissent que leurs coffres-forts. Et alors, le travail serait régénéré, libéré du salariat, cette forme moderne de l'esclavage antique ; par la mise en commun des moyens de production, vous vivrez heureux et libres, votre anémie ayant disparu en même temps que toutes les sangsues du capital, de la propriété, de l'autorité qui vous sucent le meilleur de votre sang.

« LA VRILLE. »

Fresnes (Nord). — M. Schmidt, maître verrier, mécontent de voir ses ouvriers n'être pas que des bêtes de somme, a trouvé, pour mater les

récalcitrants, un moyen qui, s'il n'est pas neuf, montre bien jusqu'où peut aller la canaillerie patronale. Il vient d'annoncer qu'il ferait son bain pour un temps indéterminé. Dans quelques semaines, il rembauchera en choisissant de bonnes têtes et sera tranquille.

Mende. — Les ardoisiers en grève ont obtenu une augmentation de salaires. Le patronat leur a aussi accordé la réintégration de tous les travailleurs renvoyés. Ils veulent que leur soit assurée une durée maximum de huit heures par jour.

Charleville. — Un frère ignorantin de cette ville tient à faire parler de lui. Cette brute très chrétienne a frappé un de ses élèves avec une telle violence que d'une gifle il lui a crevé le tympan.

L'élève étant orphelin de père, la cléricaille espérait que l'affaire serait étouffée après pression sur la mère. Mais les journaux régionaux ont parlé.

Menez vos enfants chez les calotins. Quand ils ne les sodomisent plus, ils les assomment. Ça fait plaisir à Dieu, dit-on.

MARSEILLE. — Une certaine agitation règne parmi les dockers des ports de Marseille. Les Messageries Maritimes avaient pris l'habitude d'embaucher des jeunes gens à des salaires très inférieurs. C'est pour protester contre cet état de choses que les ouvriers ont quitté le travail. D'autre part, en manière de solidarité envers les dockers espagnols, les travailleurs employés par les Compagnies espagnoles de Marseille ont décrété le chômage.

LYON. — Cette semaine se sont déroulés devant le Conseil de guerre les débats du procès des sous-offis du 157 inculpés non d'avoir fait du fourbi, ça se fait toujours, mais de l'avoir fait sans discrétion et sur une trop grande échelle.

Les sous-offis incriminés sont au nombre de neuf. Ils avaient l'habitude de porter les permissionnaires comme présents et mettaient dans leurs poches le prêt et l'argent des subsistances. C'est le moment de parler de l'honneur de l'armée !

ESPAGNE

A Valladolid, l'autre jour, des manifestants républicains et anticléricaux au lieu de se contenter de crier par les rues, sont entrés dans les magasins d'armes et se sont emparés de tout ce qui leur est tombé sous la main.

A la bonne heure, voilà des gens de précaution. Ils savent qu'on ne doit jamais manifester les mains dans les poches ; ils agissent en conséquence : ils s'arment ; et, comme ils n'ont pas le son, ils agissent comme si déjà la Révolution était en route, ils font la propriété commune des armes, en attendant mieux.

D'autre part, à Madrid, la police a surpris trois compagnons au moment où ils affichaient des placards antimilitaristes.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

BIBLIOGRAPHIE

Les Annales de la Jeunesse laïque. — Sommaire du numéro de mars.

Notre souscription. — Bulletin politique, Georges Ether. — Paroles d'Avenir à un jeune loque, Georges Renard. — Russie et Japon, Alfred Naquet. — Le But de l'Éducation, Louis Havet. — Pensées d'hier. — Histoire sociale des Religions, Maurice Verne. — La 20^e Exposition des Artistes indépendants, Eug. Mayenne. — Le Referendum des Vacances, A. Tréville. — Les Journaux pour tous.

Envoi d'un numéro spécimen contre 0 fr. 35 en timbres. Abonnements annuels : France, 3 fr. ; Union postale, 4 fr. Bureaux : 7, rue de l'Eperon, Paris (VI^e).

COMMUNICATIONS

Union ouvrière de l'ameublement (Syndicat libertaire). — Mardi 15 mars, à 8 h. 1/2 du soir. Inauguration du nouveau siège social, 4, passage Davy. (Avenue de Saint-Ouen). Conférence par le camarade Ferrère sur « Le Mouvement communiste de 1871, et sur les Causes de sa défaite. »

Les Libéraires du 12^e Groupe abstentionniste. — Vendredi 11 mars, à 8 h. 1/2. Salle Marly, 136, rue de Charenton. Réunion publique contradictoire avec le concours de Clément, Cottel, Gaudin, Lafond, candidats pour la forme. Sujet traité : « La Farce électorale. » Entrée pour les frais : 0 fr. 20.

Notre campagne n'est pas purement abstentionniste mais surtout anarchiste. Les camarades qui voudraient nous prêter leur concours oratoire sur des sujets divers sont priés de nous le faire savoir : quant à nous, nous sommes à la disposition des camarades qui manqueraient d'orateurs.

Adressez ce qui concerne le journal en formation, à Lafond, 60, boulevard de Picpus, Paris 12^e.

L'Éducation libre du 3^e, 26, rue Chapon. — Nous venons de recevoir de l'imprimerie la brochure à distribuer n° 2. « L'Absurdité de la Politique ». Nous allons en expédier aux camarades souscripteurs de province et nous en tenons à la disposition de ceux qui veulent profiter de la période des élections municipales pour en distribuer dans toutes les réunions qui auront lieu à cet effet et de préférence dans celles des candidats abstentionnistes.

« L'Absurdité de la Politique » à 1 franc le cent, port en plus.

Action théâtrale. — Groupe artistique, répétitions, vendredi à 11 h. P. 76 rue Mouffetard, pianiste, orchestre et violoniste à la disposition des groupes pour concert et bal ; envoyer la correspondance : A. E. Sandrin, 11 impasse Cour-de-Vey, Paris.

Jeunesse amusante des 15^e et 20^e arrondissements. — Lundi 15 mars, salle Corbelaud, 32, rue du Pré-Saint-Gervais. Réunion publique. « Contre la Guerre ». Orateurs : Laval, Georges Roussel, etc. Entrée : 0 fr. 20.

Les Anticléricaux. — Vendredi 11 mars, à 8 h. 1/2, salle Jules, 6 boulevard Magenta, conférence par Louise Réville sur « le Féminisme au point de vue social » ; vendredi 18 mars, causerie sur « Ces Messieurs », de G. Ancey, par G. L'Endehors ; vendredi 25 mars, conférence par Poulot sur « La Grève des ventres et ses conséquences. »

Les Causeries Populaires du 18^e, 30, rue Mul-d'Angoulême. — Samedi 12 mars 1904, meeting à la Bourse du Travail ; mercredi 16 mars, à 8 h. 1/2, causerie par Paraf-Javal sur « Le Mécanisme du raisonnement. »

Les Causeries Populaires du 18^e, 30, rue Mul-d'Angoulême. — Vendredi 11 mars 1904, cours d'espagnol ; Lundi 14 mars 1904, la Question des Races ; Blancs et Jaunes, par A. Libertad.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy 50, avenue de Saint-Ouen, 17^e. — Vendredi 11 : Potlitz : La police des mœurs ; l'esclavage moderne ; Mercredi 16 : Causerie entre camarades ; de l'utilité du syndicat des locataires par le camarade Pennelier ; vendredi 18 : Anniversaire de la commune ; Murnain ; la commune et les revendications prolétaires. Poésies et chants.

Le secrétaire, **RAOUL LELONG.**

NOGENT-LE-PERREUX. — Le groupe libertaire de ce canton prévient les camarades de l'endroit et des environs, qu'il se réunira à la suite de la conférence Vivial, qui aura lieu le dimanche 13 mars à 2 heures de l'après-midi, salle l'Espérance, 3, rue de Mulhouse (gare Nogent-le-Perron). Sujet traité : Les Œuvres d'O. Mirbeau. (Distribution de brochures).

N-B. — Le groupe souscrit 5 francs au journal annoncé par le groupe libertaire du 12^e arrondissement pour la propagande du mouvement abstentionniste et invite tous les libertaires à étudier la possibilité de concentration et répartition d'éléments oratoires par la voie de ce journal, pendant la période électorale.

LYON. — *Groupe d'art social.* — Tous les militants sont invités à la grande fête de propagande qui sera donnée dans la grande salle des Variétés, 34, avenue d. Ponts, le dimanche 13 mars à 2 heures du soir.

Le programme sera certainement apprécié par tous les invités. On interprétera l'œuvre d'Hannibal dans le « Permissionnaire », drame antimilitariste ; un de nos meilleurs conférenciers fera une causerie, puis un brillant concert suivi d'un apothéose terminera la fête. Distribution gratuite de brochures. On trouvera des cartes d'invitation gratuite à la porte et chez Bordat, rue Paul Bert, 17.

ROUBAIX. — Les camarades de Roubaix vont, sitôt que le nombre des souscripteurs sera assez élevé, rééditer la Peste Religieuse de Most.

Ceux qui souscriront, n'importe quelle somme, recevront en retour, autant de fois cent brochures pour le montant de leurs souscriptions : à raison de 1 fr. 30 le cent, pliés et brochés : 1 fr. le cent non pliés. Port en plus. Il reste quelques milliers de Législation des actes de Révolte d'Élieva, que les camarades laissent à cinq francs le cent. Port en plus.

Pour souscriptions et commandes, écrire au camarade Pierre Degref, Palais du Travail, 8, rue du Pile, Roubaix.

MARSEILLE. — *Le Milieu libre de Provence.* — Dimanche 13 mars, à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents. Lecture de la correspondance, souscriptions et adhésions. Tous les camarades qui ont à régler des billets de tombola et des cartes de la fête sont priés de ne pas manquer cette réunion où le règlement se fera.

BORDEAUX. — Lundi 21 mars, à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre Saint-Paul, rue de Ruat (anciennement des Facultés). 3^e conférence, par Sébastien Faure. Sujet traité : Y aura-t-il toujours des pauvres ?

Entrée : 1 fr., 0 fr. 50, 0 fr. 30.

PETITE CORRESPONDANCE

A-B. — En effet, nous sommes de votre avis. — Chez quelques militants, la modestie n'est pas la qualité dominante.

Antignac. — Ton article « La Fraternité », a été égaré sans doute, n'avons pas reçu.

G. R., L'Endehors. — Nous ne demandons pas mieux que d'insérer, mais faut-il encore qu'en lisant le lecteur puisse comprendre. Écrivez donc comme vous parlez.

Au camarade de Marseille qui nous a écrit le 6 mars. — Nous vous aurions répondu si nous avions pu déchiffrer votre nom. Ce n'est pas *Elisée*, mais son frère, *Élie Reclus* qui est mort. N'empêche que votre remarque est juste.

Turpin à Rennes. — Nous avons le nouveau manuel du soldat — l'adresse de « Jean Pierre », 8, rue de la Sorbonne.

Collectes faites à l'issue des conférences Louise Michel-Giraull :

Saint-Etienne 7 80

Lyon 12 »

Total 19 80

Pour chaque journal : 6 fr. 60.

En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netlau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 30
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0 15
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison.	0 15	0 15
Œuvres économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bant), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier.	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughy)	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Éducation libertaire (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Élieva (1 ^{re})	0 10	0 15
Grève générale (par les Étudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Église (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui signent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin)	1 »	1 25
L'Éducation pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.	3 »	3 50
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4 »	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato...	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Giraull), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Giraull)	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Giraull)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughy)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationaux	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3 »	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Riets)	3 »	3 50
Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	1 25	1 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Riets)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3 »
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa)	2 »	2 90
couverture de Steinlein	0 80	1 »
En Déhors (Zo d'Axa)	0 80	1 »
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte, par H. Hannriot)	0 20	0 30
Véhicementement (poésies) (A. Veidaux)	1 »	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)	1 50	2 »
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15

Cartes postales :

Contre l'Église, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60
BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER		
Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3 »	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3 »	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule)	3 »	3 50
L'Enfermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3 »	3 50
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Les prélois et la Congrégation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3 »	3 50

Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier)	3 »	3 50
La Vie des Abeilles (M. Maerclink)	3 »	3 50
Bilatéral (J. H. Rosny)	3 »	3 50
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3 »	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola)	3 »	3 50
20 vol. chaque	3 »	3 50
Les trois villes, — Lourdes, — Rome, — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité, — Travail, — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert)	3 »	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles)	3 »	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3 »	3 50
Sous le burlesque (Hector France)	3 »	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Âme de demain (Eug. Fournière)	3 »	3 50
Les Evocations, poésies (Clavis Hugues)	3 »	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3 »	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legu)	3 »	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimzski	3 »	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3 »	3 50
L'Âme nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3 »	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3 »	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3 »	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gohier	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)	3 »	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3 »	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2 »
L's mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	»
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3 »	3 50
L'Épidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75	2 »
La Voile du bonheur (G. Clémenceau)	1 75	2 »
pièce en 1 acte	1 75	2 »
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1 »
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1 »

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savor (trad. p. H. Albert)	3 »	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3 »	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50	3 »	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3 »	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maerclink)	3 »	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. Bernacren)	3 »	3 50
LIBRAIRIE P. V. STOCK		
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkin)	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
La Société future (Grave)	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Grande famille (Grave)	2 75	3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75	3 25
En marche vers la société nouvelle (Cornelissen)	2 75	3 25
Soupes, nouvelles (Descaves)	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaule)	2 75	3